

L'ILLUSTRATION POPULAIRE

Publication Hebdomadaire Illustree, paraissant tous les samedis

VOL. I. NO. 4

MONTREAL, SAMEDI, 29 JUIN, 1895.

LE NO. 5 CENTS.

LES
D
R
A
M
E
S
D
E
P
A
R
I
S



R
O
C
A
M
B
O
L
E

PREMIERE PARTIE
L'HERITAGE MYSTERIEUX

L'ILLUSTRATION POPULAIRE,

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTREE,
Paraissant tous les samedis, délivrée le Jeudi dans les dépôts.

Abonnement un an.....\$3 50
six mois..... 1 25
le numéro..... 0 05

Publié par "O. T. GUILMETTE,
908 R. E. ONTARIO, MONTREAL.

N B — Nous ne mettons aucuns titres ni dates dans la liste, afin de ne pas nuire à ceux qui désirent le faire brocher ou refier. Nous brocherons gratuitement tous les 6 mois, les copies parues à tous ceux qui nous les feront parvenir.

C'est une occasion unique d'enrichir votre bibliothèque de magnifiques volumes illustrés; chaque volume de 65 pages et 72 magnifiques gravures.

Pour les annonces s'adresser à

Bell Tel. 6256

l'Editeur.

L. Petitjean & Cie.,

Costumiers,

NO. 436 RUE DES ALLEMANDS,

LOCATION DE COSTUMES.—Pour soirées dramatiques, bals, mascarades, etc., etc.—Perruques barbes, grimage, à 20 % meilleur marché que partout ailleurs.

ETABLI EN 1835.

TELEPHONE BYEL 0310.

GRAND COMMERCE DE MEUBLES!

Qui ne peut se marier

Lorsqu'on peut acheter un aménagement de maison complet, composé de 27 morceaux, POELE COMPRIS, pour

*** \$64.85 ***

GRAND ASSORTIMENT DE

Sets de Chambre, Sets de Salon, Tapis, Prêlarts, Etc., Etc.

A être vendus comptant ou à conditions faciles.

CHEZ

ALBERT JETTE

archand de Meubles

En Gros et en Detail

NO. 1243 RUE ONTARIO, MONTREAL.

ROD. CARRIERE,

Pharmacien,

1341 RUE STE CATHERINE,

— IMPORTATEUR DE —

DROGUES, PRODUITS CHIMIQUES, PARFUMERIES,
ARTICLES DE TOILETTE, &c.

Prescriptions préparées avec soin par des employés compétents, et avec les drogues les plus pures.

AGENT POUR LE

BAUME D'AVIS COMPOSE,

On peut se procurer gratis un échantillon de ce fameux calmant à la

PHARMACIE ROD. CARRIERE.

EDOUARD ST JEAN

(Ci-devant ST. JEAN PREBES, rue Ste. Catherine)

Horloger et Bijoutier

1210 RUE ONTARIO 1210

MONTREAL.

Une visite est sollicitée.

Assortiment complet d'HORLOGES, MONTRES, BIJOUX et

Arthur Robinault,

FERRANTIER, PLOMBIER, COUVREUR

X X X X III X X X X

Poseur d'appareils à gaz, X X X

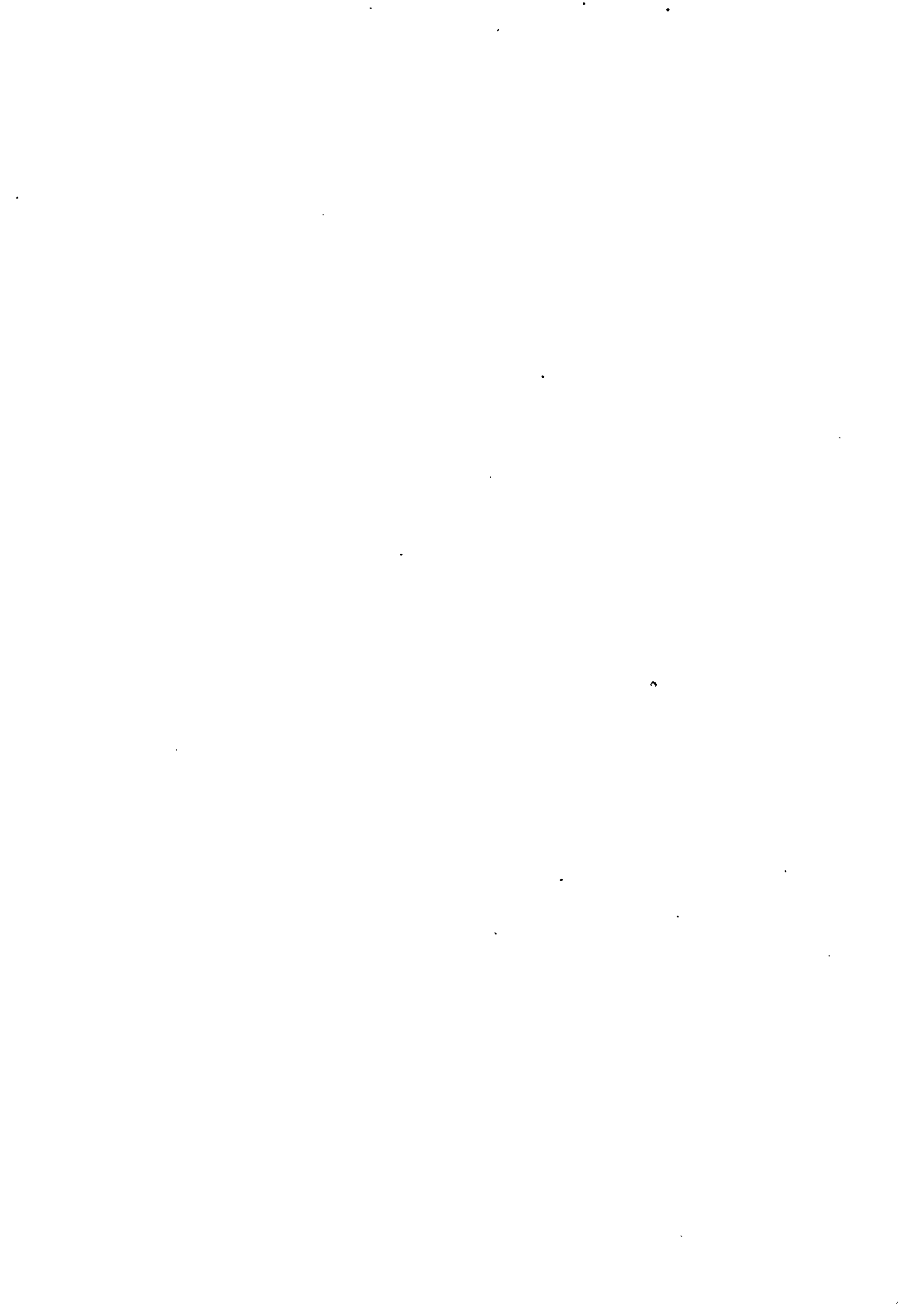
X X X Eau chaude, Etc., Etc

Toutes commandes exécutées avec soin et promptitude, et à prix très réduits.

225B AVENUE PAPINEAU,
MONTREAL.



Et, les yeux pleins de larmes, Jeanno arracha à l'instrument ces notes plaintives qui ont fait verser tant de pleurs.



Ce qu'il y avait de race et de sang aristocratique dans ses veines s'était révolté alors contre les faiblesses de son cœur, puis un grain de romanesque était entré dans son âme ; et, songeant à cette noblesse de maintien, à ces mains blanches qui n'accusaient aucune profession manuelle, Jeanne s'était rappelé ces histoires d'autrefois, représentant des grands seigneurs déguenillés ; et un vague pressentiment lui avait dit qu'Armand était autre chose que ce qu'il paraissait être.

Toutes ces rêveries, tous ces babillages de l'âme, toutes ces suppositions d'une jeune et poétique imagination, s'étaient donc emparés petit à petit de l'esprit de mademoiselle de Balder ; elle était sortie et rentrée en s'y abandonnant ; elle y demeura en proie en se mettant à l'ouvrage ; elle répondit aux questions de la vieille Gertrude avec distraction.

La première rêverie d'une jeune fille l'absorbe si complètement, que Jeanne vit s'écouler une partie de la journée sans y prendre garde, et ne fut distraite que par le bruit qui se fit sur le carré et dans l'appartement voisin, où le nouveau locataire emménageait son mobilier.

Le logement de Jeanne avait fait partie autrefois de celui que venait de louer le vieux Bastien, et n'en était séparé que par une porte condamnée, et qui réunissait, lorsqu'elle était ouverte, le salon de la jeune fille à celui du nouveau locataire.

Jeanne entendit malgré elle quelques mots échangés entre Bastien et le concierge.

— Monsieur, disait ce dernier, a beaucoup trop de meubles, il ne pourra jamais placer dans cette pièce ce piano et cette grande armoire.

— Je ne puis cependant me réparer de mes meubles.

— Monsieur, s'il n'est pas musicien, pourrait vendre son piano.

— Vendre mon piano ! s'écria Bastien avec une teinte émotion qui trompa mademoiselle de Balder, le piano de ma pauvre fille ! Ah ! jamais... plutôt tout jeter par la fenêtre, que rendre ce cher piano.

Jeanne tressaillit, et elle pensa que cet homme, ce vieux militaire, lui avait-on dit, pleurerait sans doute son unique enfant : Et comme la douleur réunit ceux qui sont séparés, la jeune orpheline, qui pleurait son père, éprouva une sympathie subite pour ce père qui n'avait plus sa fille.

Alors cédant à un mouvement de pieuse curiosité, mademoiselle de Balder marcha sur la pointe du pied et alla coller son œil au trou de la serrure de la porte condamnée.

Elle put voir ainsi son nouveau voisin. C'était un homme de haute taille, vêtu d'une redingote bleue ornée d'une rosette et boutonnée militairement. Son visage était noble et bon ; une forêt de cheveux blancs taillés en brosse couronnait son front. Jeanne crut revoir son père, et l'expression de tristesse, la voix émue du vieux soldat achevèrent de lui gagner le cœur de l'orpheline.

— Oh ! non, poursuivait Bastien, je ne veux me défaire ni de ce piano ; mais j'ai une maison de campagne près de Paris, où je ferai transporter l'armoire. Seulement, comme cette maison est louée jusqu'au terme d'avril, si vous aviez encore dans la maison quelque chose à louer, ne fût-ce qu'une mansarde ?

— Nous n'avons rien, monsieur, dit le concierge, à qui, sans doute, Bastien avaient déjà fait la leçon en lui glissant quelques louis dans la main.

— Mais, reprit-il sur-le-champ, peut-être y aurait-il moyen de tout arranger.

— Comment cela ?

— Si un locataire se chargeait de votre piano pour quelques jours.

Bastien poussa une exclamation de joie qui fit tressaillir la jeune fille.

— Il y a ici, sur le carré, poursuivis le concierge, une demoiselle bien honnête et bien complaisante : je crois qu'elle aurait de la place dans son salon.

— Ah ! murmura Bastien, si elle pouvait me garder mon piano quelque temps, quel service elle me rendrait !

La voix du vieillard était émue, et le cœur de Joanne battait d'émotion, et elle avait momentanément oublié Armand.

— Ecoutez, poursuivait Bastien, élevant un peu la voix, ce qui aurait pu donner à penser qu'il espérait être entendu, je suis une vieille bête de soldat, et je n'ai jamais su manier autre chose qu'un sabre de cavalerie, mais l'ange que je pleure m'avait fait aimer la musique... et lorsque, à présent, j'entends une de ces valse allemandes si tristes qu'elle me jouait autrefois, je me prends à pleurer, à pleurer comme un enfant, mais les larmes que je verse me font du bien.

— Je vais sonner chez mademoiselle de Balder, dit le concierge, et lui demander si elle veut prendre votre piano. Justement, je crois qu'elle est un peu musicienne.

Le cœur de Joanne battait à rompre.

— Mademoiselle de Balder ! interrompit brusquement Bastien qui avait entendu un léger bruit dans la pièce où se trouvait la jeune fille, et était désormais sûr d'être entendu, mais j'ai connu un officier de ce nom, il me semble !

— Le père de cette demoiselle, en effet, était colonel, m'a-t-on dit

— Et il a été tué à Constantine, n'est-ce pas ?

— Oui, je crois, monsieur.

— Eh bien ! acheva Bastien, allez dire à cette demoiselle que si elle voulait garder mon piano, elle rendrait un grand service à un ancien ami de son père.

Jeanne avait les yeux pleins de larmes, et il lui sembla que Dieu lui envoyait un ami.

Une minute après, le concierge sonnait, et la jeune fille courait lui ouvrir, car Gertrude était partie.

Un sentiment de pudeur aisé à comprendre empêcha Jeanne de dire qu'elle avait tout entendu ; elle se laissa donc exposer le motif de la visite du concierge, et accueillit avec empressement la demande de Bastien.

— Le capitaine Bastien, dit le concierge, tandis que les hommes de peine chargés de l'eménagement installaient le piano dans le petit salon, viendra remercier mademoiselle dans la journée.

Et il se retira.

Demeurée seule, la jeune fille retourna à son trou de serrure, et aperçut le vieux soldat chassant des clous et posant des tableaux sur les murs.

Les déménageurs étaient partis, et Bastien achevait de s'installer.

Alors, obéissant à une pieuse inspiration, et se souvenant des paroles du vieillard à propos des valse allemandes, Jeanne ouvrit le piano, laissa errer ses belles mains sur le clavier, et entama ce morceau sublime échappé de la plume d'un pauvre maître de chapelle, et qu'on nomme *La Dernière Pensée* de Weber, hymne suprême, chant du cygne de ce maître si tôt disparu au milieu de sa gloire, et que ses œuvres ont inspiré, s'il ne l'a point écrit lui-même.

Et, les yeux pleins de larmes, Jeanne arracha à l'instrument ces notes plaintives qui ont fait verser tant de pleurs, et lorsqu'elle eut fini, lorsque, retournant à son poste d'observation, elle regarda de nouveau, Bastien était assis, la tête dans ses mains, dans l'attitude d'un homme qui vit tout entier dans la pensée et s'abîme en ses souvenirs.

Certes, le vieux soldat, dont Jeanne ne pouvait voir le visage, ne pleurait point cette enfant imaginaire dont il venait de parler, mais il murmurait à part lui, et le cœur palpitant d'émotion, car il avait déjà deviné le noble cœur de l'orpheline :

— Mon Dieu ! je viens de mentir, mais si je n'ai jamais eu de fille, il est un homme que j'aime comme mon enfant, un cœur qui a souffert et à qui vous devez sa part de joie en ce monde. Faites que cet homme soit heureux, mon Dieu ! et que cette noble enfant, qu'il aime déjà, vienne à l'aimer.

L'eménagement était terminé ; Bastien n'avait plus rien à

faire rue Meslay, sans avoir pris les ordres ou les instructions d'Armand; il se leva donc, prit son chapeau, ferma sa porte à double tour et sortit.

Jeanne l'entendit descendre l'escalier à pas lers.

Arrivé dans la rue, Bastien, qui s'en allait rue Culture-Sainte-Catherine, où se trouvait, on s'en souvient, l'hôte de Kergaz, prit par le boulevard, et se jeta dans un cabriolet de régio qui passait.

Comme il atteignait l'angle de la rue du Pas-de-la-Mule, un élégant tilbury attelé d'un cheval anglais passa rapidement comme le vent, venant de la Bastille et se dirigeait vers le boulevard Saint-Martin.

Un jeune homme conduisait; il avait auprès de lui son groom, les bras croisés.

Bastien, du fond de son fiacre, eut le temps de regarder tour à tour le cheval, la voiture et le jeune homme, et quand il eut envisagé ce dernier, il tressaillit et étouffa une exclamation de surprise.

— Mon Dieu! dit-il, mon Dieu! c'est Andrea! Andrea dont la barbe et les cheveux sont devenus noirs.

Et il dit au cocher avec vivacité:

— Cent sous! un louis, deux louis, s'il le faut! mais suis ce tilbury et ne le perds pas de vue.

— Oh! oh! répondit le cocher, si monsieur est un prince russe et qu'il paye de la sorte, moi vieux cheval aura des ailes aux pieds!

Et il enveloppa sa rosse du plus magnifique coup de fouet qu'un cocher en colère ait jamais laissé tomber du haut de son siège.

Le vieux cheval partit comme une flèche à la poursuite du brillant tilbury, que traînait un des plus vigoureux demi-sang qui jamais aient passé le détroit.

XXIII

BASTIEN

Le tilbury allait bon train, mais le boulevard était encombré de voitures, et souvent il était forcé de ralentir sa marche, ce qui permit au cabriolet de régio de le suivre à courte distance.

D'ailleurs, les deux louis de pourboire stimulaient si bien le cocher de Bastien, que son fouet donnait en réalité des ailes à son cheval.

— Andrea, murmura cependant Bastien, Andrea avait les cheveux blonds; mais les cheveux se teignent, et c'est bien lui! c'est lui, je le jurerai sur le salut de mon âme! Or, Andrea à Paris, Andrea mis comme un lion et roulant tilbury, est devenu riche, à coup sûr. Riche, ce démon est capable de tout, et mon cher Armand est en péril!

Et Bastien, après un moment d'anxieuse réflexion, se dit encore:

— Tant que le comte de Kergaz a eu le cœur saignant, tant qu'il ne s'est occupé que d'œuvres philanthropiques, je n'ai point redouté Andrea. Il est trop vil pour oser le provoquer, et, s'il le faisait, je ne craindrais rien encore. Le fils de mon colonel est brave comme un lion! Mais voici que mon cher Armand, mon fils, est peut-être sur le point d'être heureux, et je veux pas que ce misérable, ce séducteur viennois se jeter au travers de son bonheur. Dussé-je le tuer, il quittera Paris sur-le-champ.

Pendant que Bastien se tenait cet énergique raisonnement, le tilbury avait quitté le boulevard, et bientôt il arrivait rue Saint-Lazare; mais le cocher de cabriolet avait tenu parole, et grâce aux deux louis, Bastien eut le temps de voir l'élégant attelage s'engouffrer sous la porte cochère de cet hôtel, au fond des jardins duquel le baronnet sir Williams occupait provisoirement un pavillon.

Le baronnet, qui était sur le point de louer un petit hôtel tout meublé, rue Beaujon, et que Colar avait déniché la veille, songeait à monter ses écuries sur un bon pied.

Au moment où Bastien l'avait aperçu, il revenait de la rue de Picpus, où il avait assisté à une vente de chevaux faite après décès, et où il avait acquis, à raison de deux mille sous, une magnifique pouliche irlandaise alezan brûlé, âgée de cinq ans, et qui avait couru à Chantilly l'automne précédent.

En entrant dans la cour de l'hôtel, sir Williams jeta les rênes à son groom et traversa le jardin à pied.

En ce moment même, Bastien franchissait le seuil de la porte cochère, s'approchait du groom, occupé à dételer, et lui disait:

— Pardon, l'ami, pourriez-vous me dire si ce cheval est à vendre?

Et il passait sa main sur l'encolure lustrée du noble animal, qu'il examinait en fin connaisseur.

— Ce cheval n'est pas à vendre, répondit le groom.

— Cependant, si on en offrait un bon prix?

Et Bastien mit un louis dans la main du groom.

— Ma foi, dit celui-ci, voyez mon maître.

— Qui est votre maître?

— C'est un Anglais, le baronnet sir Williams.

— Où demeure-t-il?

— Là-bas, dans ce pavillon, au fond du jardin.

— Serait-ce le jeune homme qui conduisait ce tilbury? demanda naïvement Bastien.

— Oui, mon officier, dit le groom, fasciné par la rosette qui ornait la boutonnière de l'ancien hussard.

Cependant Andrea était déjà son habit et revêtait une robe de chambre, tout en méditant les plans de cette vaine intrigue qu'il ourdissait lentement, lorsque trois coups discrètement frappés à la porte de son fumoir lui annoncèrent une visite.

— Entrez, dit-il, assez étonné, car il n'attendait personne à cette heure.

La porte s'ouvrit, et Bastien entra.

Il y avait trois ans que le vicomte Andron avait quitté Paris, et il n'avait point revu l'ancien intendant du comte Folpon depuis le soir où ce dernier le chassa de la maison paternelle.

Mais trois années apportent peu de modifications au visage d'un homme de soixante années. Bastien avait les cheveux blancs depuis dix ans, et il n'avait point vieilli. Sir Williams le reconnut donc sur-le-champ. Tout autre que l'ancien chef de pic-pockets aurait tressailli, laissé échapper un cri, un geste de surprise.

Sir Williams, lui resta impassible, et son visage ne trahit que l'étonnement banal qu'occasionne la vue d'un homme qu'on ne connaît pas.

— C'est moi, monsieur, répondit sir Williams avec un léger accent britannique.

— Monsieur, dit Bastien, qui le regardait avec une scrupuleuse attention, daignerez-vous m'accorder un moment d'entretien?

Sir Williams indiqua un siège à son visiteur, de ce geste un peu raide qui n'appartient qu'aux Anglais.

— C'est pourtant bien lui, pensait l'ancien hussard, qui continuait à le regarder; c'est bien, sauf l'accent anglais, le même timbre de voix.

Puis il reprit tout haut:

— Monsieur, vous avez un superbe cheval anglais.

— Oui, monsieur; je l'ai payé deux cents louis, et j'en ai refusé trois cents.

— Les refuseriez-vous encore?

— Oui, monsieur.

Sir Williams se leva, prit une boîte à cigares sur la cheminée et l'offrit à Bastien; mais, dans les deux pas qu'il fit, il s'oublia, et laissa échapper un mouvement qui fit jeter un cri à Bastien.

— C'est lui! dit-il.

Dans sa jeunesse, le vicomte Andron s'était cassé le bras on

tombant de cheval, et il lui en était resté une sorte de tic dont Bastien se souvenait à merveille.

A cette exclamation : "O'est lui !" le baronnet tourna son visage impassible vers l'ancien hussard.

— Plait-il?... Vous me connaissez?... fit-il avec le plus grand calme.

— Oui, je vous connais.

— Ah ! je ne crois pas vous avoir vu, cependant.

— Vous vous nommez le baronnet Williams ? m'a-t-on dit.

— Yes, sir.

— Vous avez les cheveux biens noirs, pour un Anglais.

— Je ne suis pas Anglais, je suis Irlandais, répondit Williams, toujours calme.

— Je crois plutôt, répliqua froidement Bastien, que vous êtes né en France.

— Vous vous trompez, monsieur.

— A Kerloven, en Bretagne.

— Non, fit le baronnet d'un signe de tête.

— Votre père, sir Williams, poursuivit Bastien qui s'était levé et le regardait en face, votre père se nommait le comte Felipone.

— Vous vous trompez, monsieur.

— Il avait épousé la veuve du colonel comte de Kergaz, qui avait un fils aîné, votre frère.

— Je n'ai pas de frère, monsieur.

— Ce frère, poursuivit Bastien, toujours calme, se nomme le comte Armand de Kergaz, comme vous êtes, vous, le vicomte Andréa.

— Erreur profonde ! je n'ai jamais porté ce nom.

L'aplomb froid de sir Williams commençait à déconcerter un peu l'ancien hussard.

Il continua cependant :

— Monsieur Andréa, veuillez m'écouter. Votre frère vous a fait chercher, il vous a demandé à tous les échos, vous pardonnant par avance et décidé à vous ouvrir ses bras, à partager avec vous sa fortune... Son noble cœur est inaccessible à la haine ; vous avez eu la même mère, et il veut que vous ayez le même toit pour abri... J'ai fini par vous retrouver, pourquoi vous cacher encore ?

— Monsieur, dit sir Williams, toujours impassible, je vous jure que vous vous méprenez. Je ne connais pas le comte de Kergaz, je ne suis pas le vicomte Andréa, et je n'ai jamais eu l'honneur de vous voir.

A mesure que l'aplomb imperturbable du gentleman se traduisait en dénégations d'une logique rigoureuse, Bastien sentait, au contraire, son sang-froid lui échapper peu à peu.

Il avait usé de ruse d'abord ; il avait parlé du partage de cette immense fortune que le comte de Kergaz possédait seul, espérant, à l'aide de cet appât, contraindre sir Williams à se démasquer et à reprendre son vrai nom.

Espérance vaine ! Andrea était muet comme la statue du Destin.

Bastien, malgré son âge, était d'une force herculéenne, et peu d'hommes jeunes et forts eussent pu lutter avantageusement avec lui. Un éclair de colère passa dans ses yeux, et il regarda sir Williams d'une façon si étrange que celui-ci tressaillit involontairement, et glissa une de ses mains dans la poche de sa robe de chambre pour y caresser le manche d'un petit poignard caché dans la doublure.

Le pavillon, on le sait, était situé au fond du jardin et dans un isolement complet ; le groom, avec qui sir Williams demeurait seul, était occupé à penser le cheval, dont l'écurie se trouvait dans un des corps du logis de l'hôtel, et par conséquent Bastien et le baronnet se trouvaient parfaitement seuls.

Rapide comme la pensée, et tandis que Williams posait froidement sa boîte à cigares sur la cheminée, l'ancien hussard se plaça devant la porte, et, mesurant son interlocuteur, il lui dit :

— Vicomte Andrea, vous ne m'abuserez pas plus longtemps et vous allez convenir sur-le-champ que vous ne vous nommez point sir Williams.

— Ah ça ! monsieur, répondit le baronnet avec un flegme tout britannique, allez-vous enfin me laisser tranquille ? Je commence à vous croire fou.

— Fou ! exclama Bastien d'une voix irritée ; je vais savoir si je le suis.

Et il s'approcha de Williams et l'enlaça de ses bras robustes.

— Monsieur le vicomte Andréa, dit-il, je suis plus fort que vous, et je vous, étoufferais en trois secondes... Ainsi, ne criez pas... n'appellez pas à votre aide, c'est inutile...

Andréa caressait toujours le manche de son poignard, mais avec un si grand calme, que Bastien ne soupçonna point une minute que cet homme, qu'il croyait à sa merci, tenait, en réalité, sa vie dans ses mains et pouvait, se dégageant de son étreinte avec la souplesse d'une couleuvre, bondir en arrière et planter en pleine poitrine la lame de son stylet.

— Vous voulez m'assassiner ? dit le baronnet qui manifesta une feinte émotion. J'ai donc affaire à un fou furieux ?

— Je veux vous déshabiller... répondit Bastien.

— Pourquoi faire ? demanda le faux Anglais, Suis-je un forçat ?

— Non... mais vous devez avoir sur le corps une marque, un signe indélébile, ce qu'on appelle une envie...

— Vous croyez ? ricana le gentleman, feignant toujours un violent effroi.

— Oui, dit Bastien, oui, j'en suis sûr. Vous devez avoir une tache noire sous le sein gauche... je vous ai vu enfant, je vous ai vu tout nu.

— J'en ai plusieurs, répondit sir Williams, qui glissa des mains du hussard avec une merveilleuse souplesse, déchira sa chemise et mit à nu sa poitrine.

Cette poitrine, velue comme celle d'un singe, était couverte de taches brunes que les femmes nomment des grains de beauté : et cependant Bastien se souvenait très bien que la colère avait qu'une, et que son corps était entièrement blanc.

Ceci suffisait pour ébranler cette conviction profonde qu'il avait, une minute auparavant, de l'identité de sir Williams, baronnet, avec le vicomte Andrea, et son visage, que le vicomte Andrea n'en avait d'abord empourpré, se couvrit tout à coup d'une pâleur mortelle.

— Ce n'est pas lui ! murmura-t-il.

C'était pourtant bien, en réalité, le vicomte Andrea que Bastien avait sous les yeux, mais l'honnête vieillard ne savait pas que l'ancien chef de pipockets, contraint de quitter Londres précipitamment, de teindre en noir ses cheveux blonds et de faire disparaître en lui tout signe particulier, avait en recours à un de ces jongleurs anglo-indiens que les navires de la compagnie des Indes amènent en Angleterre, et qui possèdent l'art merveilleux de bizarres tatouages, qu'ils obtiennent à l'aide de poisons et de sucres de certains végétaux de leur pays.

Puis le hasard, ou plutôt le temps, avait servi miraculeusement sir Williams. Sa poitrine, d'abord sans poil, et demeurée telle jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, s'était peu à peu couverte d'un duvet blond que le baronnet avait teint en noir comme ses cheveux ; et les taches artificielles du jongleur indien ressemblaient si bien parfaitement à celle qu'il portait depuis sa naissance, qu'il devenait impossible de distinguer cette dernière.

Bastien était devenu très pâle en s'apercevant de sa méprise ; et si un vague sentiment de joie devait s'emparer de lui à la pensée que cet homme n'était point Andréa, et que, par conséquent, Armand de Kergaz ne courait plus aucun danger, cette joie devait nécessairement être précédée d'une impression toute contraire.

Sir Williams, malgré cette ressemblance frappante, n'avait rien de commun avec le vicomte Andrea. Or, cédant à une conviction contraire, Bastien s'était introduit chez lui, l'avait menacé et pour ainsi dire outragé.

Il avait usé de violence et de voies de fait avec un honorable gentleman, qui ne le connaissait pas et ne l'avait jamais vu, et cela chez lui, ce qui constituait une offense grave, difficile à réparer.

Il y eut donc un moment d'angoisse indicible pour le vieux soldat, dans les quelques secondes qui s'écoulèrent alors.

Sir Williams et lui se regardèrent d'abord en silence, et comme s'ils eussent été embarrassés l'un et l'autre de leur situation.

Enfin, le baronnet ouvrit le premier la bouche. Il était redevenu calme, froid, et il attachait un regard tranquille sur Bastien.

— Monsieur, dit-il, laissez-moi croire que vous avez été pris d'un accès de folie, car votre conduite à mon égard est étrange.

— Monsieur... balbutia Bastien d'un ton suppliant.

— Vous vous introduisez chez moi sans être annoncé, sans me faire passer votre carte, j'ignore jusqu'à votre nom ; — vous me demandez avec une insistance d'écarterte si je ne suis un certain vicomte Andrea dont je n'ai jamais ouï parler, — et comme je décline poliment l'honneur de cette identité, vous vous jetez sur moi comme un furieux...

— Monsieur... monsieur... veuillez me pardonner, murmura Bastien, dont la voix tremblait.

Un sourire dédaigneux glissa sur les lèvres du baronnet.

— Vous m'avez insulté, dit-il.

— Monsieur, supplia Bastien, daignez m'écouter... Daignez m'entendre une minute...

— Parlez, fit le gentleman en réparant le désordre de sa toilette et s'asseyant dans un grand fauteuil. Je désire que vous me donniez une explication plausible de votre étrange façon d'agir.

— Monsieur, reprit Bastien, l'homme à qui vous ressemblez si parfaitement est un misérable, un infâme, capable de tous les crimes.

— Ceci est flatteur pour moi, fit observer le baronnet avec cette ironie grave qui caractérise le parfait gentilhomme.

— Ce misérable, et infâme a un frère utérin, le comte de Kergaz, dont le cœur est aussi noble que celui de cet homme est vil. Le vicomte Andréa a voué une haine féroce à son frère. Une femme, jadis, a été le premier mobile de leur haine ; une fortune immense, volée par le père du vicomte, et restituée par lui au fils aîné de sa femme, a creusé entre eux un abîme. Depuis trois années, le vicomte a disparu ; mais un homme comme lui ne renonce pas aisément à son œuvre de haine et de vengeance : il reparaitra au premier jour, et je crains, moi, cette apparition. Car vous ne savez pas de combien de mal cet homme est capable, monsieur...

Sir Williams paraissait écouter avec une grave attention.

— Le comte de Kergaz, que j'aime comme mon fils, reprit Bastien, aime une jeune fille... une jeune fille que ce misérable chercherait certainement à séduire...

— Ah ! dit sir Williams avec une indifférence parfaite, bien qu'en lui-même il eût éprouvé une violente émotion.

— Car, acheva Bastien, cet infâme possède de merveilleux secrets de séduction ; il sait envelopper une femme de ses artifices comme un reptile fascine un oiseau... Vous comprendrez donc, monsieur, que, persuadé d'abord, tant votre ressemblance avec lui est étrange, que le vicomte Andrea et vous ne faisiez qu'un, j'aie pu agir comme j'ai agi...

Et Bastien, dont la tête était couronnée de cheveux blancs, qui portait à sa boutonnière le signe de l'honneur ; Bastien, qui n'eût pas, lui tout seul, reculé devant une armée tout entière, Bastien s'approcha de sir Williams et lui dit humblement :

— Monsieur, je vous fais mes excuses.

Sir Williams garda un moment le silence, puis on eût dit que cet homme, qui avait le génie du mal, se plaisait à torturer celui qui l'avait offensé et savourait l'humilité de ce vieillard, orsuadé de sa méprise.

Mais, en réalité, sir Williams réfléchissait ; et comme chacune de ses pensées se rattachait énergiquement au but ténébreux vers lequel il marchait, son infernal esprit venait d'entrevoir de merveilleuses ressources dans cette circonstance fortuite, qui lui livrait Bastien pieds et poings liés.

— Monsieur, dit-il enfin avec cet accent glacé de l'homme toujours maître de lui, l'histoire que vous venez de me narrer est évidemment très intéressante, et elle ferait les délices de ceux qui cherchent à introduire par toutes les portes le roman dans la vie réelle, mais elle ne me satisfait point complètement. Veuillez me donner votre nom et votre adresse, car, enfin, rien ne me prouve que vous n'êtes pas un spirituel mystificateur.

— Monsieur !... s'écria Bastien qui se redressa.

— J'attends, dit froidement sir Williams.

— Je m'appelle Bastien... dit le vieillard.

— Bastien... quoi ? fit dédaigneusement le baronnet.

— Bastien tout court, monsieur, répondit l'ex hussard avec une noble fierté. Je suis un enfant de Paris, je n'ai jamais connu mes parents ; mais j'ai été décoré par l'Empereur à Wagram et j'ai porté l'uniforme des hussards de la garde impériale.

— Eh bien, monsieur... Bastien, reprit le baronnet, de soldat à gentleman la distance est nulle ; et j'imagine que vous ne verrez aucun inconvénient à me donner satisfaction de votre conduite. Entre nous, qu'est-ce qu'un coup d'épée ? Une misère n'est-ce pas ?

Bastien s'était redressé comme le vieux destrier de bataille qui entend retentir le clairon. Du moment qu'ils'agissait d'une rencontre, le vieillard ne tremblait plus, ne suppliait plus, n'adressait plus d'humbles excuses.

— Comme vous voudrez, monsieur, dit-il. Je demeure rue Culture-Sainte-Catherine, à l'hôtel de Kergaz.

— Très bien, monsieur, dit le baronnet. Seulement il me sera impossible de vous envoyer mes témoins avant quarante-huit heures, car je ne m'appartiens ni ce soir, ni demain. Ignorant que j'aurais l'honneur de recevoir votre visite aujourd'hui j'ai pris de sérieux engagements pour des affaires d'une haute gravité et qu'on ne saurait remettre.

— Je serai à vos ordres le jour qu'il vous plaira, monsieur, répondit Bastien.

L'ancien hussard tira une carte de sa poche, la posa sur la cheminée, prit son chapeau et salua sir Williams.

Le baronnet s'inclina à son tour et reconduisit son visiteur jusqu'à la porte extérieure du pavillon.

Puis il monta dans le fumeur, alluma un cigare, croisa ses jambes devant le feu et laissa bruir entre ses lèvres un éclat de rire moqueur.

— Allons ! murmura-t-il, décidément, monsieur le comte Armand de Kergaz, vous êtes mal servi, et votre bras droit n'est qu'un imbécile plein de zèle.

Et, continuant à rire, le baronnet ajouta :

— J'ignorais vraiment, mon cher frère, que vous fussiez amoureux de nouveau, et je croyais que Marthe ne dut pas être votre unique et dernier amour. Cet excellent Bastien a pris soin de me l'apprendre, et j'en ferai mon profit.

— Or, puisque Bastien est désormais convaincu que le baronnet sir Williams n'a rien de commun avec le vicomte Andréa, ce sera pour moi une excellente chose, car vous serez bien forcé de partager avec lui cette conviction, et l'ennemi qu'on ne reconnaît pas est d'autant plus fort. Vous serez le témoin de Bastien, c'est incontestable ; nous nous verrons face à face, et je vous persuaderai si bien de mon origine irlandaise, que le jour où, devenu l'époux de mademoiselle Hermine de Beaupréan je vous réclamerai les onze millions du bonhomme Kermarouët, vous me les compterez sans difficulté.

Le baronnet parut réfléchir quelques minutes et poursuivit à part lui :

— Ah ! tu aimes de nouveau, Armand de Kergaz ; eh bien voici qui me permettra de distraire un peu ton attention et d'entraver tes actives recherches à l'endroit des héritiers de

Kermor. A la rigueur, monsieur le comte, on fera disparaître l'objet de vos amours.

— Mais, s'interrompit le baronnet, songeons d'abord à nos petites affaires avec Baccarat, Fernand et le Beaupréau.

Or, ce fut ce soir-là que sir Williams retourna chez Baccarat, que cette dernière écrivit à Cerise pour l'envoyer rue Serpente, que M. de Beaupréau tomba aux mains du baronnet et fut contraint de devenir son complice.

Et, pendant que tous ces événements s'accomplissaient, l'infatigable Colar transmettait à son capitaine la note suivante :

« La jeune fille qu'aime le comte Armand de Kergaz demeure rue Meslay, et se nomme mademoiselle Jeanne de Balder. Elle est fort belle. »

— Tiens ! dit le baronnet, quand j'aurai tué Bastien, j'en ferai ma maîtresse.

XXIV

LA RUE MESLAY

Bastien était revenu pâle et agité chez Armand, en lui disant :

— C'est étrange ! j'ai cru voir Andréa.

A ce nom, Armand tressaillit et se leva vivement :

— Andréa ! s'écria-t-il, tu as vu Andréa ?

— Non, dit Bastien, ce n'est pas lui, ce ne peut être lui !

M. de Kergaz était devenu pâle subitement, comme l'homme saisi d'un mouvement de terreur ; et en effet, il avait peur, lui qui était brave toujours, au seul nom de cet homme qui avait brisé son premier amour.

— Jeanne... murmurait-il en lui-même ; s'il allait rencontrer Jeanne !

Mais Bastien lui raconta succinctement ce qui lui était arrivé, demeurant convaincu qu'il s'était trompé, qu'il n'y avait rien de commun entre Andréa et le baronnet sir Williams...

Et alors Armand respira bruyamment, tant son émotion avait été grande.

— Voyons, maintenant, dit-il à Bastien se remettant un peu, songeons à toi. Ton dévouement, l'affection que tu m'as vouée, t'ont poussé si loin, que tu t'es attiré une mauvaise querelle. Il s'agit d'aviser. Je ferai, s'il le faut, une visite à cet intraitable insulaire, mais je ne veux pas que tu te battes. A ton âge, mon vieil ami, c'est presque ridicule.

— Bon ! fit Bastien d'un ton piqué, vous me croyez plus vieux que je ne suis, monsieur le comte. Je n'ai que soixante-cinq, et je suis solide encore, soyez-en bien sûr.

— Soit, mais tu ne te battas pas ; je me battraï plutôt, moi ! Bastien haussa les épaules.

— L'Anglais a affaire à moi et non à vous, dit-il, Par conséquent...

M. de Kergaz comprit qu'avec un vieillard entêté la ruse est la seule arme qu'on puisse employer, et il se décida à chercher quelque moyen détourné d'empêcher cette rencontre.

— C'est bien, dit-il, nous verrons plus tard... A présent, parle-moi de Jeanne.

— J'aime mieux cela ! répondit Bastien, qui raconta ce que nous savons déjà de son emménagement rue Meslay et du plein succès qu'avait obtenu le petit mensonge à l'endroit du piano.

— Eh bien, dit Armand, tu vas retourner rue Meslay, tu feras une visite à cette jeune fille à titre de voisin et d'ancien ami de son père ; puis, tandis que tu seras chez elle, je me présenterai chez toi et sonnerai à ta porte.

— Au bruit de la sonnette tu te leveras. Sans doute que Jeanne t'accompagnera jusqu'à la porte et que je pourrai l'entrevoir...

— Je comprends, dit Bastien, qui se leva sur-le-champ pour obéir.

Comme ce dernier sortait, le valet de chambre du comte entra, une lettre à la main. Depuis qu'il s'était imposé cette œuvre mystérieuse à l'accomplissement de laquelle il dépensait ses immenses revenus ; depuis que, sous tous les costumes,

dans tous les quartiers de Paris, le comte Armand de Kergaz recherchait des infortunes pour les soulager, et poursuivait ces malfaiteurs qui échappent si souvent à la loi, il avait une sorte de police secrète dont les ramifications embrassaient tous les degrés de l'échelle sociale.

Chaque jour lui parvenaient de longs et minutieux rapports remplis de renseignements : tantôt c'était une honnête famille à soulager, tantôt un enfant à soustraire à de mauvais traitements, tantôt encore un de ces crimes ténébreux de tyrannie domestique, qui échappent à la loi et qu'il était urgent de punir.

Armand rompit le cachet de la lettre apportée par le valet de chambre, et lut ce qui suit :

« En octobre 18..., pendant la guerre d'Espagne, une jeune femme, nommée Thérèse, se retira, en compagnie d'une femme âgée qui passait pour sa tante, dans les environs de Fontainebleau, à Marlotte, et y passa l'hiver et le printemps qui suivirent. La jeune femme était enceinte. Était-elle veuve, ou avait-elle commis une faute ? Cette dernière hypothèse est la plus admissible.

« A la fin du printemps, la jeune femme mit au monde un enfant du sexe féminin, qui reçut le nom d'Hermine.

« Les deux femmes, la nièce et la tante, passèrent encore une année à Marlotte, la mère allaitant son enfant.

« Vers le mois de novembre suivant, elles partirent pour Paris.

« Le bruit courut à Marlotte que la jeune femme allait se marier. Ce qui confirmait ce bruit, du moins en apparence, c'étaient les visites répétées, pendant les derniers mois de leur séjour, d'un homme jeune encore, qui occupait, disait-on, un emploi dans un ministère.

« La s'arrêtaient les renseignements transmis à M. de Kergaz. Armand demeura rêveur pendant quelques minutes ; puis il écrivit sur son livre mystérieux ces quelques lignes :

« Rechercher si, en novembre 18..., un employé de ministère n'aurait point épousé une jeune femme du nom de Thérèse ; et si cette jeune femme n'était point déjà mère d'une enfant appelée Hermine. »

Quand il eut refermé le livre, M. de Kergaz s'habilla, sortit à pied et se dirigea vers la rue Meslay, où Bastien l'avait précédé.

L'ancien hussard, boutoné militairement jusqu'au menton, était d'abord entré dans son nouveau logement ; puis il avait sonné à la porte de Jeanne.

Mademoiselle de Balder était tout heureuse d'avoir provisoirement la jouissance d'un piano ; depuis que Bastien était parti, elle était assise devant l'instrument et n'avait cessé de promener ses belles mains sur le clavier, répétant tous les morceaux qui lui rappelaient son enfance. Lorsque le vieux soldat se présenta, elle était encore au piano, et elle le reçut en rougissant.

Bastien avait, depuis trente années, pris du monde, comme on dit. Et vivant d'abord auprès du père d'Andrea, puis, avec M. de Kergaz, il était devenu peu à peu un de ces hommes rigoureusement distingués, à qui un reste de tournure militaire donne ce qu'on appelle du cachet.

Bastien avait été nommé sous-lieutenant après la campagne de Russie ; et bien qu'il n'eût jamais rempli l'emploi de son grade, car il avait quitté le service en 1815, on l'eût pris, grâce à sa rosette d'officier de la Légion d'honneur, pour un colonel retraité, ou même pour un officier général dans le cadre de réserve.

Rien n'était donc plausible, aux yeux de Jeanne, comme l'intimité qui avait pu exister entre lui et son père.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, dit-il en baisant respectueusement la main de la jeune fille, pardonnez-moi d'avoir abusé de vos bontés.

— Monsieur... dit Jeanne d'un ton de doux reproche.

Bastien regarda le piano.

— J'y tiens, dit-il j'y tiens beaucoup, je n'aurais point

voulu m'en défaire : aussi je vous serai reconnaissant tout ma vie de ce service.

— Ah ! dit Jeanne, pouvez-vous appeler cela un service ? N'êtes-vous point un ancien camarade de mon père ?

Bastien s'inclina ; puis comme s'il eût voulu éviter de rappeler à la jeune fille de pénibles souvenirs, il mit la conversation sur un terrain neutre.

— Habitez-vous ici depuis longtemps ? demanda-t-il.

— Depuis le dernier terme, répondit-elle.

— Connaissez-vous déjà quelque personnes dans la maison ?

— Aucune. Je vis si retirée !...

Le vieux soldat regardait la jeune fille, admirant sa beauté aristocratique, ses belles mains blanches, et jusqu'à cette expression de mélancolie qui imprimait à son visage une distinction suprême. Il se disait tout bas que si elle était vertueuse autant que belle, Armand serait heureux en l'aimant, et le cœur de l'ancien hussard tressaillait de joie à la pensée qu'un jour peut-être il verrait une jeune et belle femme entrer, pour n'en plus sortir, dans ce vieux hôtel de la rue Culture-Sainte-Catherine, où le dernier comte de Kergaz vivait triste et seul.

Et, bien que le vieux soldat n'eût point de très grandes ressources dans l'esprit, il trouva moyen cependant d'amener peu à peu la conversation sur Armand, sur la noble mission qu'il n'était imposée, sur sa vie si austère et si triste jusque-là, et sur ce charme grave et indéfinissable qui était en toute sa personne.

Et, bien qu'il n'eût prononcé ni le nom de Kergaz, ni le sien à lui Bastien, qui auraient pu faire souvenir la jeune fille des paroles d'Armand en quittant Léon : "Je demeure à l'hôtel de Kergaz, rue Culture-Sainte-Catherine ; si vous venez me voir, demandez M. Bastien." Jeanne tressaillit au portrait de cet homme qui, sous tous les déguisements, portait aide et secours à ceux qui souffraient, et elle songea au jeune ouvrier aux mains blanches, et murmura tout bas :

— Si c'était lui !

Le cœur de la pauvre enfant battait déjà d'une émotion inconnue, lorsqu'un coup de sonnette vigoureux se fit entendre sur le carré.

— On sonne chez vous, dit-elle à Bastien.

Bastien se leva, demanda à la jeune fille la permission qu'elle lui accorda en souriant, et il se retira.

Ce qu'Armand avait prévu se réalisa : Jeanne reconduisit Bastien jusqu'à la porte qui donnait sur l'escalier ; mais à peine cette porte était-elle ouverte, que mademoiselle de Balder pâlit et sentit tout son sang affluer à son cœur.

Elle venait d'apercevoir sur le palier de l'escalier, tenant encore dans sa main le cordon de sonnette de Bastien, un homme de trente-deux à trente-cinq ans, de haute taille, beau de cette beauté hardie et sévère où la tristesse de l'âme a mis son cachet, et dans lequel elle reconnut sur-le-champ celui que déjà elle aimait...

C'était Armand.

Non plus Armand vêtu d'un bourgeron d'ouvrier et coiffé d'une casquette, mais le comte Armand de Kergaz, mis avec une élégante simplicité, Armand qui fit un mouvement de surprise à la vue de Jeanne, et la salua avec respect.

La jeune fille s'inclina et referma précipitamment sa porte.

Mais son trouble n'avait point échappé au comte, et une joie immense envahit son âme.

Il se sentait aimé !

XXV

L'HOTEL DE LA RUE BEAUJON

Deux jours s'étaient écoulés depuis celui où le baron sir Williams avait reçu la visite de Bastien dans le pavillon de la rue Saint-Lazare, et lui avait annoncé son intention formelle d'obtenir de lui une réparation par les armes.

Pendant ces deux jours, bien des événements que nous con-

naissions déjà, mais qu'il nécessaire de récapituler, s'étaient accomplis.

D'abord Coriso avait été attirée rue Serpente, arrachée par Williams à M. de Beaupréau, emmenée par Colar hors de Paris, et confiée à la veuve Fipart.

Ensuite M. de Beaupréau avait joué chez lui cette terrible comédie de la lettre qui devait briser le cœur d'Hermine.

Puis Fernand, accusé de vol et arrêté chez Baccarat, avait été écroué à la Conciergerie.

Enfin Baccarat elle-même, que le baronnet redoutait après s'en être servi, avait été conduite chez Blanché, où nous la retrouvons bientôt.

Or donc, ces événements accomplis, le baronnet sir Williams prit possession du petit hôtel loué par Colar rue Beaujon, et cela le lendemain même du jour où Bastien s'était présenté rue Saint-Lazare. L'hôtel n'était, à vrai dire, qu'un pavillon de deux étages, situé entre cour et jardin. Bâti par un jeune fou, le duc de L..., deux années auparavant, et meublé par lui avec une élégante prodigalité, cette charmante retraite s'était trouvée abandonnée de son maître au bout de six mois à peine. Le jeune duc, à la suite de sa rupture avec mademoiselle X..., de l'Opéra, s'était brisé la cervelle.

L'héritier du duc, bon gentilhomme de province, peu soucieux d'habiter Paris, avait loué l'hôtel tout meublé. Un prince russe venait de le quitter lorsque sir Williams en prit possession, au prix annuel de vingt-cinq mille francs de loyer.

Le baronnet s'y installa en quelques heures, avec un domestique composé d'un groom, d'un valet de chambre, d'un cocher et d'une cuisinière ; cinq chevaux prirent possession des écuries. Les remises reçurent trois voitures, un coupé bas, un phaéton et un de ces tilburys à quatre roues d'égale dimension, qu'on nomme araignée. Sir Williams avait payé six mois de loyer en entrant.

Les chevaux et les voitures avaient été achetés au comptant.

Or, le lendemain de son installation, le gentleman s'éveilla vers dix heures, se fit apporter du chocolat, et, ce repas du matin terminé, il se tint le petit discours que voici :

— Sir Williams, mon cher, vous venez de dépenser soixante mille francs en un mois ; c'est juste la moitié de vos économies de Londres, et il est grand temps de palper les douze millions du bonhomme Kermarouët. Or, vos affaires vont un assez joli train jusqu'à présent, et, si cela continue, vous aurez épousé mademoiselle Hermine de Beaupréau avant un mois. Seulement, il faut être hardi et prudent à la fois, et ne point oublier que votre honoré frère, M. le comte Armand de Kergaz, est le dépositaire de douze millions que vous convoitez...

En prononçant ces derniers mots, sir Williams laissa orner un demi-sourire sur ses lèvres :

— Ce pauvre Armand ! dit-il, le voilà amoureux fou de cette petite fille de la rue Meslay, et il est assez bête pour confier son secret à Bastien. Or, les vieillards sont encore moins discrets que les enfants : Bastien s'est empressé de m'apprendre l'histoire de cet amour, et c'est bien heureux, ma foi, car j'en vais profiter !

Un éclat de rire diabolique accompagna ces paroles du baronnet.

— Vous devez vous souvenir, monsieur le comte, reprit-il, que, lorsque nous nous rencontrâmes devant le lit de mort de mon père, et que je sortis, la tête haute, de cette maison dont vous me chassiez, je vous montrais Paris, à mon tour, comme vous me l'aviez montré naguère, et vous disant : "Voilà notre champ de bataille !" Eh bien ! il y a mieux pour moi que cette fortune immense que je convoite dans la guerre que je vous fait, il y a aussi une haine inextinguible que je poursuis, et Jeanne, cette jeune fille que tout bas peut-être déjà vous appelez votre femme, moi j'en ferai ma maîtresse !

Certes, si Armand de Kergaz avait pu voir, en ce moment l'expression de joie infernale qui brillait dans les yeux du ba-



Et il s'approcha de Williams et l'enlaça de ses bras robustes.

ronnet, il eût tremblé pour son nouvel amour et il eût cru voir se dresser devant lui le fantôme de Marthe, lui criant : " Prends garde ! cet homme est un démon. "

Un coup de sonnette, qui se fit entendre à l'intérieur de l'hôtel, annonçait l'arrivée d'un visiteur, interrompit les réflexions de sir Williams.

— Voici le Beau-préau, se dit-il.

Et, en effet, le chef de bureau entra peu après, vêtu de son éternel habit bleu et de son paletot blanc.

M de Beau-préau avait l'aspect calme et la mine satisfaite d'un homme pour qui tout marche à souhait.

— Bonjour, cher beau-père, lui dit Williams en lui tendant le bout des doigts d'un air protecteur. Vous êtes exact.

— C'est tout simple, répondit le chef de bureau, je vous apporte des nouvelles.

— Voyons, sont-elles bonnes ?

— Excellentes ! Ma femme et ma fille sont parties.

— Pour quel pays ?

— Elles vont en Bretagne, chez une parente qui habite un château dans le Finistère. Ce pays est si reculé, qu'on s'y croirait au bout du monde, et bien certainement notre amoureux n'ira point les y chercher.

— Il faudrait pour cela, d'abord, dit, sir Williams en riant, qu'il eût été acquitté par la cour d'assises.

— Et il ne le sera pas, cela est certain. Sa culpabilité est évidente.

— Beau-père, murmura le baronnet d'un ton railleur, n'êtes-vous point de mon avis, que la justice est infallible et qu'elle met toujours la main sur le vrai coupable ?

— C'est mon avis, dit M. de Beaupréau avec un sang-froid superbe.

— Ainsi ces dames sont parties ?

— Oui. Hermine a voulu mourir d'abord, du moins elle a cru qu'elle en mourrait, et puis elle s'est décidée à suivre sa mère, à qui, du reste, j'avais conseillé ce voyage pour la distraire.

— Le moyen est bon, cher beau-père, et je ne suis pas d'amour malheureux dont la guérison résiste à un mois de voyage. On part la mort au cœur, on revient avec l'oubli. L'antidote unique de l'amour s'appelle le grand air. Il n'y a pas d'autre remède.

— Aussi Hermine reviendra guérie, surtout lorsqu'elle apprendra le crime de Fernand.

— Elle ne doit point l'apprendre tout de suite ; les femmes ont une si bizarre nature, que souvent l'infamie de ceux qu'elles aiment les attache, au lieu de les éloigner. Ne jouons pas ce jeu-là, et attendons les débats de la cour d'assises, si c'est possible.

— Très bien, dit M. de Beaupréau.

— Seulement, poursuivit sir Williams, n'y aurait-il pas moyen que je fisse un petit voyage en Bretagne ? Vous pourriez me faire présenter dans un château voisin...

— J'y ai songé, et précisément je suis fort lié avec un vieux gentilhomme chasseur, dont la héronnière s'élève à trois lieues du château où vont ces dames. Cela ira tout seul ; avant un mois, vous serez mon gendre.

— Alors vous avez Cerise.

— Un mois ! murmura Beaupréau qui devint pourpre à ce nom, attendre un mois !...

— Dame ! si vous pouvez me faire épouser Hermine dans huit jours, dans huit jours vous aurez la fleuriste. Troc pour troc, c'est mon système.

— Cependant, fit observer le chef de bureau, vous savez bien que j'ai tout intérêt à vous faire épouser ma fille, puisque vous seul savez...

— Où sont les douze millions, c'est vrai. Mais le hasard a d'incalculables trahisons, et qui me dit que précisément l'homme qui est le détenteur de cette fortune, et cherche ceux à qui elle appartient, ne vous rencontrera point, sans qu'il soit besoin de mon intermédiaire ?

— C'est juste, murmura M. de Beaupréau, touché de la logique de cet argument.

— Or, reprit sir Williams avec l'impertinence d'un valet de comédie, si cela était et que je vous eusse rendu cette petite Cerise que vous adorez, vous chercheriez un tout autre gendre que moi, ne fût-ce que pour disposer à votre guise des douze millions.

— Vous oubliez que je suis votre complice ?

— Non, mais deux garanties valent mieux qu'une. Or, un bonhomme comme vous, dont la tête est enflée de toutes les passions violentes, traversera peut-être le déshonneur, le bagne, le ridicule pour avoir de l'or ; mais il sacrifiera l'or à cet amour de bête fauve qu'il vous tient. Vous me serviriez avec la nonchalance d'un complice, je veux que vous me serviez avec un zèle absolu. Je veux épouser Hermine d'abord ; foi de baronnet, vous aurez Cerise le jour même de mes noces.

Beaupréau courbait le front, et son cœur bouillonnait d'une fiévreuse impatience.

— Quand je devrais la trainer moi-même devant un officier de l'état civil, Hermine sera votre femme, murmura-t-il.

— J'y compte, répondit sir Williams.

Puis le baronnet ajouta :

— Ainsi, je pourrai aller en Bretagne ?

— Sur-le-champ, si vous voulez.

— Non, j'ai affaire à Paris quelques jours encore. Mais vous, cher beau-père, vous devriez demander un congé au ministère et rejoindre votre femme. De là vous m'enverrez cha-

que jour un petit bulletin de l'état moral de ma fiancée, et vous me préparez tout doucement les voies.

— A merveille ! répondit Beaupréau.

— A présent, dit le gentleman, voulez-vous visiter mon hôtel ? voir mes écuries ? J'ai acheté avant-hier une jument irlandaise qui est superbe : quatre ans, robe alezan brûlé, par Eclair et Dinah. J'ai également une voiture de chasse qui est un bijou. A première vue, c'est un simple phaéton ; mais en pressant un ressort, le siège de derrière, qui est destiné à un domestique, se développe outre mesure et finit par devenir une sorte de grande caisse sans laquelle dix à douze chiens peuvent tenir à l'aise.

— Si vous chassez, dit M. de Beaupréau, votre présentation en Bretagne sera fort simplifiée.

— Je chasse, dit mécaniquement Williams, qui sauta hors de son lit sans daigner appeler son valet de chambre, passa un pantalon à pied et endossa une de ces vestes longues appelées vestes d'écurie ; puis il prit le chef de bureau par le bras et lui dit :

— Venez, beau-père. Je veux que vous ayez une certaine opinion du bon goût et des ressources de votre gendre futur.

Sir Williams prit M. de Beaupréau par le bras et le conduisit d'étage en étage, ne lui faisant grâce d'aucun recoin. Puis, cette inspection terminée et les écuries visitées, il le congédia en lui disant avec une bonhomie sous laquelle perçait l'ordre le plus formel.

— Vous devriez demander votre congé aujourd'hui même et partir ce soir pour la Bretagne.

XXVI

M. de Beaupréau partit, sir Williams s'habilla et fit une minutieuse toilette du matin ; puis il demanda son tilbury, y monta, saisit les rênes et prit le chemin de l'ambassade de l'Angleterre.

Le baronnet était incontestablement un homme habile. Forcé de quitter Londres où la police était à ses trousses, il était venu à Paris, et son premier soin avait été de se recommander de l'ambassadeur anglais, dont il avait surpris la bonne foi et capté la confiance à l'aide de faux papiers.

Au bout de huit jours, sir Williams était au mieux dans les bureaux de l'ambassade, et il s'était lié avec deux jeunes secrétaires dont il comptait bien se servir à la première occasion. Or, cette occasion se présentait : sir Williams avait un duel, — un duel avec Bastien, — et il lui fallait d'honorables témoins.

Il sauta lestement à terre dans la cour de l'hôtel et se dirigea la tête haute vers les bureaux, à l'entrée desquels il fit passer sa carte aux deux gentlemen.

Sir Arthur G... et sir Ralph O... étaient deux jeunes gens à peu près de l'âge du baronnet.

Sir Williams possédait un très grand charme de séduction, et ce charme s'exerçait sur les hommes aussi bien que sur les femmes ; il avait plu énormément aux deux jeunes gens, et ils l'accueillirent avec une cordialité sans égale.

— Mais, dit sir Williams, je viens vous demander un service un service réel.

— Parle?, dirent-ils tous deux.

— J'ai une affaire d'honneur.

— Vous cherchez les témoins ?

— Oui, et j'ai songé à vous.

— Nous sommes prêts, dit sir Ralph.

— De quoi s'agit-il ? demanda sir Arthur.

Le baronnet leur raconta de point son entrevue avec Bastien, et manifesta toute son indignation d'avoir pu être un moment pris pour un drôle de la taille du vicomte Andrea.

Les deux secrétaires d'ambassade étaient jeunes, et par conséquent ils manquaient de sagesse et d'indulgence, ces deux qualités si nécessaires à ceux qui ont un rôle de témoin à jouer ;

de plus ils étaient Anglais, c'est-à-dire fort chatouilleux sur le point d'honneur et les convenances.

— Il n'y a point à hésiter, dit sir Arthur, et ce monsieur... Bastien doit vous rendre raison.

— Une seule chose me chagrine, objecta sir Ralph, c'est qu'un homme qui se conduit ainsi ne saurait être un parfait gentleman.

— Raison de plus pour le corriger, répondit sir Williams.

L'argument était sans réplique.

Les deux gentlemen demandèrent une voiture de l'ambassade et prirent leurs paletots.

— Je vous attends chez moi, dit le baronnet; mais, je vous en prie, soyez inflexibles et posez bien mes conditions: demain au bois de Boulogne, à sept heures du matin, l'épée. Je ne veux pas tuer ce monsieur; je lui percerai un bras ou lui ferai une boutonnière à la poitrine.

Sir Williams remonta dans son tilbury en se disant:

— Je joue gros jeu en me trouvant demain en présence d'Armand, mais cette audace me sauvera. A moi les douze millions... et Jeanne! Un homme comme moi doit avoir une maîtresse de bonne race.

Cependant sir Arthur et sir Ralph couraient au galop de deux chevaux anglais vers la rue Culture-Sainte-Catherine, et tandis que le baronnet rentrait chez lui, ils arrivaient à l'hôtel de Kergaz Bastien n'était pas à l'hôtel; il se trouvait rue Meslay, auprès de Jeanne; mais Armand, qui s'attendait depuis deux jours à la visite des deux témoins de sir Williams, avait prévenu son suisse, et lorsque les deux secrétaires d'ambassade se présentèrent et prononcèrent le nom de Bastien, ils furent introduits dans un salon au rez-de-chaussée, où le comte les reçut avec une froide courtoisie.

— Monsieur... Bastien? demanda sir Arthur avec une nuance de dédain dans la voix pour ce nom roturier.

— Messieurs, répondit Armand, je ne suis pas celui que vous désirez voir, mais bien le comte Armand de Kergaz.

Les deux gentlemen s'inclinèrent.

— En ce cas, monsieur le comte, dit sir Ralph en s'inclinant veuille nous pardonner notre méprise, et nous indiquer...

— Ceci est inutile, messieurs. M. Bastien est un ami de mon père, feu le colonel de Kergaz, il est le mien, il habite sous mon toit, et je le remplace en toutes choses.

— Cependant, monsieur le comte, permettez-nous d'insister...

— Bastien est sorti; il ne rentrera que ce soir fort tard.

— Alors nous reviendrons.

— Inutile encore, messieurs. Bastien m'a muni de ses pleins pouvoirs.

— Vous connaissez donc, monsieur, quel motif nous amène?

— Je m'en doute. Vous venez de la part de sir Williams?

— Précisément, monsieur.

Le comte indiqua un siège au deux jeunes gens et reprit:

— Bastien a été abusé par une ressemblance étrange; dominé par une conviction profonde, et s'est présenté chez sir Williams.

— Il l'a grossièrement violenté, dit sir Ralph.

— Outragé... insista sir Arthur.

— Mais, interrompit froidement le comte, il l'a sur-le-champ, en reconnaissant sa méprise, adressé de franches et loyales excuses.

— Quo sir Williams n'accepte point, monsieur.

— Cependant, messieurs, poursuivit le comte de Kergaz, pensez-vous que nous ne puissions trouver un biais, un arrangement convenable pour empêcher une rencontre entre un jeune homme et un vieillard?...

Un sourire dédaigneux glissa sur les lèvres de sir Arthur. Ce sourire froissa Armand, qui désirait ardemment empêcher ce duel, et le rappela à des sentiments plus fiers.

— Monsieur Bastien, dit-il, est brave comme une lame d'é-

pée. S'il était là il se laverait et vous demanderait simplement votre heure et vos armes messieurs. Mais moi, son témoins, je crois pourvoir...

— Monsieur le comte, interrompit sir Arthur d'un ton impertinent, nous ne sommes venus ici que pour vous dicter nos conditions.

Armand réprima un mouvement de fierté blessée, et répondit:

— Je le vois, messieurs, vous êtes entêtés. Dites vos conditions: je les écoute.

— Le baronnet sir Williams, notre ami, désirerait rencontrer M. Bastien demain.

— Très bien! En quel lieu?

— Au bois de Boulogne, non loin du pavillon d'Armenonville.

— Nous y serons, monsieur.

Sir Raph et sir Arthur s'inclinèrent.

— A quelle heure? demanda Armand.

— A sept heures, monsieur.

— Très bien... Quelles sont vos armes?

— L'épée, si vous n'y voyez pas d'inconvénients.

— Aucun. C'est l'arme des soldats et des gentilshommes.

Les deux gentlemen se levèrent et prirent congé du comte, qui les reconduisit cérémonieusement jusqu'à la porte de son hôtel.

Sir Ralph et sir Arthur couraient rue Beaujon où le baronnet les attendait.

— Eh bien? demanda-t-il.

— Tout est accepté.

— Pour demain?

— Pour demain, sept heures.

— Tout est pour le mieux.

Et sir Williams, avec le plus grand calme, offrit des cigares aux deux gentlemen, causa négligemment de toute sorte de choses, et finit par laisser entendre qu'il était accablé de courtes pour le reste de la journée et qu'il désirait mettre un peu d'ordre dans ses affaires, ainsi qu'il convient à un homme qui va jouer sa vie le lendemain.

Sir Ralph et sir Arthur se levèrent, après avoir pris rendez-vous pour six heures le lendemain.

On devait partir de chez Williams dans son américaine, dans le coffre de laquelle on placerait les épées, et de là se rendre au bois de Boulogne.

A peine les deux témoins de sir Williams étaient-ils partis, qu'un nouveau personnage entra dans l'hôtel, traversa cour, vestibule, sans rien demander à personne, et monta jusqu'au cabinet de travail du baronnet.

C'était Colar.

Sir Williams avait reçu le Beaupréau et les jeunes Anglais avec courtoisie, mais sans empressement, et il ne s'était point départi avec eux de ce flegme tout britannique qu'il affectait si bien; mais à la vue de Colar, il redevint Français des pieds à la tête, et laissa échapper une exclamation de joie.

— L'affaire marche, dit Colar, tout va bien.

— Comment cela?

— Le vieux ne couchera point rue Meslay.

— En est-tu sûr?

— Très sûr. Le comte est venu le chercher.

— Qu'en sais-tu? et comment le sais-tu?

Avec la familiarité des subalternes se sentant nécessaires, Colar s'assit sur un divan, jeta dans le feu le bout de son cigare et regarda le baronnet.

— Mon capitaine, dit-il, j'ai écouté aux portes, comme c'était convenu, ou plutôt, pour parler franc, j'ai écouté à travers les planchers.

— Plait-il? demanda sir Williams.

— Comme c'était convenu du reste, j'ai pris mes renseignements dès hier soir. J'ai appris que l'étage au-dessus de celui où loge la petite était habité par une ouvrière qui va en jour-

née, mais qui, à l'occasion, fait une partie fine. Je l'ai attendue au sortir de son magasin, et je lui ai conté un tas de bêtises qui lui ont tourné la tête.

- Et puis ? fit sir Williams pressé de savoir.

- Si bien, poursuivit Colar, qu'elle ma emmoné chez elle, que j'y suis resté : que ce matin nous avons fait une noce à tout casser en mangeant du pâté de foie gras et en buvant du bordeaux, et que, tandis que la petite allait et venait par sa chambre, je me suis aperçu qu'on entendait tout ce qui se faisait et se disait à l'étage inférieur. Alors, j'ai grisé mes amours, si bien grisé même qu'elle s'est endormie, et que j'ai pu me coucher à plat ventre et écouter tout à mon aise.

- Et qu'as-tu entendu ?

Des choses insignifiantes chez la petite ; puis, vers deux heures, la voix du comte chez le vieux Bastien.

- Et que disait le comte ?

- Il venait d'arriver sans doute, et il disait " Mon vieil ami, tu as la tête verte comme un jeune homme, et maintenant que le vin est tiré, il faut le boire. Tu te bats demain.

- " Très bien, a répondu Bastien. Quelle heure et quelle arme ?

- " A sept heures, l'épée." Or, à ajouté le comte : " Il faut revenir à l'hôtel et y coucher ce soir, c'est le plus simple."

- Oh ! oh ! interrompit sir Williams, nous aurons le champ libre ; en ce cas, Jeanne est à nous !

Deux jours s'étaient écoulés depuis que mademoiselle de Balder, reconduisant Bastien jusqu'à sa porte, avait entrevu Armand de Kergaz.

La jeune fille était rentrée chez elle toute pensivo et le cœur palpitant.

C'était donc lui.

Lui dont avait parlé le vieux soldat avec enthousiasme, lui que déjà elle aimait et qu'elle avait deviné.

Et comme le premier amour d'une femme se développe avec une merveilleuse rapidité, Jeanne, toute frisonnante d'émotion, était allée s'enfermer dans son petit salon, et s'était prise à écouter la voix d'Armand qui lui arrivait affaiblie, mais distincte, à travers cette porte condamnée, et voici ce qu'elle entendit :

- Mon vieux Bastien, disait le comte à mi-voix, dis-moi donc quelle est cette jeune fille chez qui tu étais tout à l'heure ?

- Une orpheline, monsieur le comte, répondit Bastien. C'est la fille de feu le colonel de Balder.

- Je l'ai entrevu un soir, il y a deux jours, reprit Armand ; c'est elle à qui j'ai donné le bras le soir où j'ai tiré un ouvrier d'un mauvais pas, à Belleville.

- Elle ? fit Bastien qui jouait la surprise.

- Oui, elle, répondit Armand ; elle qui m'a paru vertueuse et belle, à moi qui, depuis si longtemps, rêvais...

Armand s'arrêta, et Jeanne sentit son cœur battre violemment.

Elle entendit alors le comte parler bas à Bastien, si bas qu'elle ne put saisir le sens de ses paroles ; mais aux pulsations précipitées de son cœur elle devina qu'il parlait d'elle, et elle pensa qu'Armand l'aimait déjà peut-être.

Alors, obéissant à cette innocente curiosité des jeunes filles, elle se glissa sur la pointe du pied jusqu'à ce tron de serrure par où, le matin, elle avait entrevu Bastien, et elle put voir Armand assis, tenant sa belle tête grave et un peu triste dans ses mains, l'œil rempli d'une mélancolie charmante, dans l'attitude d'un homme qui fait, tout éveillé, un rêve d'amour. Et Jeanne, une fois encore, se prit à songer que c'était là peut-être ce protecteur mystérieux que lui destinait la Providence, cet époux du ciel réservé à l'orpheline, ce bras robuste et loyal sur lequel le sien devait s'appuyer un jour.

Bastien, dit tout à coup le comte en élevant un peu la voix, je crois que je l'aime.

Jeanne chancela, et, toute pâle, appuya la main sur son cœur.

Son cœur battait à briser sa poitrine.

- Mon Dieu ! reprit le comte, qui sait si ce n'est point là l'être que j'ai rêvé pour lui faire partager ma vie ?...

Jeanne, frémissante, entendit alors M. de Kergaz dérouler à son confident tout un vaste plan de bonheur conjugal, le programme charmant de cette vie à deux qui ne finira que par la mort de l'un de ceux que l'amour a réunis... existence toute de joies calmes et pures : l'hiver, au fond de ce vaste hôtel si triste, si désert aujourd'hui, si rempli et si gai le jour où une femme en franchirait le seuil, des fleurs d'oranger au front ; l'été, en quelque vieux manoir perdu sous les coulées ombreuses de cette noble Bretagne où l'on aime si bien... Vie d'extases sublimes et de félicités sans nombre que celle-là, et qui s'écoulerait comme un rêve pour cet homme à genoux devant la femme aimée, pour cette femme à qui le bonheur et la fortune allaient peut-être arriver par la porte du hasard, cette suprême sagesse de Dieu !...

Armand passa environ une heure chez Bastien, puis Jeanne l'entendit sortir disant au vieillard :

- A ce soir.

Et son cœur battit, à la pensée que le soir, peut-être, elle le verrait encore.

Lorsque Armand fut parti, le vieux Bastien vint sonner de nouveau à la porte de Jeanne.

- Mademoiselle, lui dit-il, vous avez aperçu le jeune homme qui est venu chez moi tout à l'heure ?

- Je l'ai entrevu, dit Jeanne en rougissant.

- Ne l'avez-vous pas reconnu ? demanda Bastien avec ce sourire bienveillant et fin des vieillards interrogeant les jeunes gens.

- Oui, répondit Jeanne, je me suis souvenue l'avoir vu, il y a deux jours, à Belleville. Il était vêtu en ouvrier, m'a donné le bras.

- C'était le comte Armand de Kergaz, dit Bastien.

Jeanne rougit de nouveau.

- Il m'a chargé, poursuivit Bastien, de vous demander la permission de se présenter chez vous avec moi, dans la soirée.

La jeune fille était si émue qu'elle ne put répondre, mais sa tête s'inclina en signe d'acquiescement.

Le soir, en effet, vers neuf heures, Armand franchit le seuil de Jeanne, en compagnie du vieux Bastien.

Ce fut charmant à voir que ce premier tête-à-tête de ces deux jeunes gens qui s'aimaient déjà et ne se l'étaient point avoué.

Armand était musicien : Jeanne avait fait un peu de peinture : les arts sont un trait d'union pour les âmes élevées et les intelligences d'élite. Ils causèrent musique, peinture, sculpture ; ils oublièrent le temps qui passait, et le vieux Bastien qui, à l'écart, souriait à cet amour naissant.

Et lorsque Armand se retira, il avait obtenu la permission de revenir le lendemain, et le cœur de Jeanne éclatait. La bonne Gertrude, elle aussi, avait deviné que sa jeune maîtresse allait bientôt perdre cette vie calme en son isolement qu'elle menait depuis son enfance, pour entrer dans cette phase d'émotions, de joies, de douleurs souvent, qui a nom le premier amour.

Mais, d'un coup d'œil, la vieille servante avait jugé et apprécié Armand, elle s'était dit les larmes aux yeux :

- Ma pauvre chère enfant aurait-elle donc trouvé un mari ?

Et Gertrude avait fait pour Jeanne ce rêve de chien fidèle que Bastien faisait pour Armand.

La servante et le vieux soldat se rencontrèrent sur le carré le lendemain matin. Jeanne dormait encore, ou plutôt elle avait fini par s'assoupir à la fin d'une nuit sans sommeil.

Bastien salua Gertrude avec déférence, et, sur la pointe du pied, il entra avec elle dans l'appartement et la suivit dans le petit salon où était son piano.

- Ma bonne Gertrude, lui dit-il en clignant confidentiellement de l'œil, je voudrais causer un peu avec vous.



Assez, messieurs assez! s'écria Armand, qui avait frissonné des pieds à la tête en ce terrible moment.

Gertrude lui fit la révérence à la mode de son pays; ce qui était la façon la plus respectueuse de saluer.

— C'est bien de l'honneur pour une pauvre servante comme moi, dit-elle en avançant un fauteuil à Bastien. Je vous écoute, capitaine.

On s'en souvient, l'ancien hussard avait loué rue Meslay sous le nom du capitaine Bastien.

— Ma chère Gertrude, dit-il en s'asseyant, vous aimez beaucoup votre jeune maîtresse, n'est-ce pas?

— Si je l'aime, seigneur Dieu! répondit Gertrude. Mais je l'ai vu naître, me disiez-vous, je l'ai portée dans mes bras, et, sauf votre respect, je la regarde conséquent comme mon enfant.

— Vous voudriez la voir heureuse, n'est-ce pas?

— Ah! murmura la servante avec un accent parti du cœur, je donnerais ma part de paradis pour cela! Quand on pense,

mon bon monsieur, que cette chère enfant du bon Dieu, qui semble faite pour habiter un palais et rouler voiture comme une jeune fille de bonne maison qu'elle est, s'est mise à travailler depuis deux jours, ni plus ni moins qu'une mercenaire, une pauvre servante comme moi... C'est à fendre le cœur!

— Bonne Gertrude, murmura Bastien ému.

— Est-ce Dieu possible, monsieur, continua la servante avec véhémence, que la fille d'un colonel, une demoiselle noble et belle comme les amours, on soit toute à l'heure réduite à travailler pour vivre!...

Et Gertrude essuya une larme.

Bastien prit la grosse main de la servante dans les siennes, la pressa affectueusement, et lui dit:

— Qui sait! peut-être que mademoiselle Jeanno s'éveillera riche, heureuse, aimée, un matin?

— Oh ! murmura Gertrude dont la voix tremblait d'émotion, Dieu, serait juste et bon s'il faisait cela...

— Il le fera peut-être, répondit Bastien.

Et il ajouta d'un air mystérieux.

— Vous avez vu le jeune homme qui est venu hier soir ?...

— Oui, dit Gertrude, un beau garçon, distingué autant qu'un prince.

— C'est le comte Armand de Kergaz.

— Ah ! dit la servante avec joie.

— Il a six cent mille livres de rente, poursuivit l'ancien hussard.

Gertrude soupira.

— C'est trop, dit-elle, beaucoup trop.

— Pourquoi cela, Gertrude ?

— Parce que lorsqu'on est si riche, on n'aime pas une pauvre demoiselle comme mademoiselle Jeanne.

— Vous vous trompez, Gertrude. Il l'aime déjà !

Un cri de joie étouffé vint mourir sur les lèvres de la vieille servante.

— Oui, murmura Bastien, il l'aime éperdument.

Mais Gertrude était devenue toute rouge, et une sorte de terreur se manifestait sur son visage.

— Monsieur, dit-elle, monsieur le capitaine... Si vous me trompez, cependant ?

— Mai, vous tromper, Gertrude ?

— Je m'entends, dit-elle... Si le comte aimait mademoiselle... comme on aime, quand on est riche, une jeune fille... qui est pauvre...

— Gertrude ! s'écria Bastien qui comprit la subite déflance de la servante.

— Ah ! c'est que, voyez-vous, s'écria-t-elle, je suis sa mère à présent, moi, je dois veiller sur elle comme un trésor... Je mourrais plutôt... il faudrait me mettre en pièces avant qu'un homme arrivât jusqu'à elle... si cet homme n'était pas son mari...

— Rassurez-vous, Gertrude, M. le comte de Kergaz est un gentilhomme, il ne séduit pas les jeunes filles... Il aime votre jeune maîtresse... et il veut l'épouser.

— Ah ! dit Gertrude avec joie, à la bonne heure ! Nous pouvons parler maintenant.

— Eh bien ! reprit Bastien, il faut nous entendre, nous Gertrude. J'aime M. de Kergaz autant que vous aimez mademoiselle Jeanne, je le regarde comme mon enfant et je veux qu'il soit heureux.

— Que dois-je faire, monsieur ?

— Il faut m'aider, faire comprendre à mademoiselle Jeanne qu'elle ne vous aura pas toujours ; qu'un jour viendra où il lui faudra un protecteur, un mari, et vous parlerez de M. de Kergaz.

— Soyez tranquille, monsieur, répondit Gertrude avec une joie d'enfant.

Et Gertrude, en effet, s'acquitta de sa mission avec cette diplomatie du cœur qui rend intelligentes et fortes les natures les plus incultes. Et Jeanne, que son secret étouffait, se laissa aller à des confidences : elle avoua qu'elle aimait Armand, et la bonne Gertrude se prit à fondre en larmes, tant elle se sentait heureuse à la pensée que sa jeune maîtresse allait quitter bientôt cet affreux taudis où elle était, pour habiter un bel hôtel, avoir des chevaux, des gens, un train de maison.

L'imagination de la pauvre servante lui déroulait l'avenir sous les plus riantes couleurs.

XXVII

Cependant Jeanne ne vit pas Armand de la journée.

Armand se devait à sa mission : il lui fallait retrouver les héritiers du baron Kormor de Kernarouët, et il employa sa journée à rechercher les noms des employés des différents ministères qui avaient pu se marier à l'époque indiquée par la note qu'on lui avait transmise. Mais, le soir, il revint et se présenta chez Jeanne vers neuf heures.

L'intimité va grand train entre deux cœurs qui s'aiment. Ce soir-là, Armand risqua un aveu, et Jeanne rougit bien fort...

Et le temps passa si vite, que minuit sonnait au moment où Armand se levait pour se retirer.

Quand il fut parti, Jeanne se jeta dans les bras de Gertrude, et murmura :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que je suis heureuse !...

La nuit s'écoula pour elle en rêves de bonheur ardent : elle entrevit une toute longue existence passée auprès de celui qui, déjà, était le bien-aimé de son âme, sa main dans la sienne, ses yeux attachés sur les siens, leurs deux cœurs n'ayant plus qu'une seule et même pulsation.

Elle s'éveilla souriant à son bonheur futur, et elle compta les heures durant la journée, qui lui parut horriblement longue.

Mais, vers quatre heures, un pas qui retentit dans l'escalier la fit tressaillir, et son cœur se prit à battre, car elle entendit la voix d'Armand chez Bastien.

C'était le jour où M. de Kergaz avait reçu les témoins de sir Williams, et il venait chercher Bastien pour l'emmener rue Culture-Sainte-Catherine, où celui-ci devait coucher ce soir-là, afin d'être prêt à partir le lendemain.

Armand aimait Bastien avec la tendresse d'un fils, et la pensée qu'il allait jouer sa vie le lendemain avait répandu sur son visage une teinte de mélancolie profonde. Sa voix était triste, et Jeanne eut le pressentiment d'un malheur...

Cependant, le comte avait parlé si bas à Bastien, que la jeune fille ne put rien saisir de leur conversation pendant un moment.

Armand n'éleva la voix que lorsqu'il eut raconté à Bastien son entrevue avec les témoins de sir Williams.

Mais voici ce que Jeanne entendit :

— Mon bon Bastien, disait Armand, tu vois bien comme moi qu'elle m'aime, et je sais, moi, que je l'aime ardemment. Pourquoi hésiterais-je ?

Et comme Jeanne frémissait et sentait ses genoux se dérober sous elle, Armand poursuivait :

— Nous n'irons pas ce soir : puisque cette mauvaise affaire de demain nous forcera à nous coucher de bonne heure...

Jeanne eut un frisson par tout le corps. De quelle mauvaise affaire parlait-il donc ?

— Mais demain, poursuivit Armand, au retour, tu te présenteras chez elle et tu lui feras officiellement la demande de sa main.

Jeanne, éperdue, se laissa tomber sur un siège, et elle crut que son cœur s'en allait avec Armand, qu'elle entendit sortir et descendre l'escalier en compagnie de Bastien.

Pendant une heure, la jeune fille demeura repliée sur elle-même et absorbée en son rêve.

Un coup de sonnette l'arracha à sa méditation, et elle vit entrer Gertrude tenant une lettre à la main.

— Un homme que je ne connais pas, dit-elle, vient d'apporter cette lettre, et il s'est retiré sur-le-champ.

Jeanne, étonnée, prit la lettre, cachetée avec des armoiries, l'ouvrit et lut :

" Pardonnez-moi, mademoiselle, d'oser vous écrire... "

Mademoiselle de Balder crut que cette lettre venait d'Armand, et elle courut à la signature, mais la lettre n'était point signée.

Elle poursuivit :

" Je vous aime, mademoiselle, et la première fois que je vous vis, je sentis que ma vie était désormais liée à la vôtre et que de vous dépendait le bonheur de mon avenir. "

Jeanne appuya sa main sur son cœur :

— C'est lui... c'est lui... murmura-t-elle.

" Savez-vous, continuait le correspondant anonyme, que si jamais homme a éprouvé un frisson de joie et d'orgueil en songeant qu'il était riche, cet homme c'est moi. Je rêve pour vous un joli petit hôtel entre cour et jardin, dans un quartier neuf,

un palais de fée dont vous seriez la reine et où je passerais ma vie à vos genoux.

— "Jeanne, ma bien-aimée, la demeure que je vous destine et où nous cacherons notre amour est entourée de grands arbres qui abritent des regards importuns; il y a pour vous une jolie chambre à coucher bleu et blanc avec des tentures gris-perle: un nid de colombe, cher ange du ciel..."

Jeanne s'interrompit; elle trouvait que M. de Kergaz, — car quel autre aurait osé écrire ainsi, — s'arrêtait à de bien futiles détails.

— "Jeanne ma bien-aimée, lut-elle encore, j'ose vous écrire aujourd'hui et vous avouer mon amour parce que demain je vais courir un grand danger. Je me bats à sept heures du matin..."

La lettre échappa aux mains de Jeanne, elle poussa un cri et tomba évanouie sur le parquet.

Lorsqu'elle revint à elle, la nuit était venue; elle se trouvait couchée sur son lit et Gertrude lui prodiguait ses soins.

Après de Gertrude, Jeanne aperçut un visage inconnu; c'était une femme, jeune encore, mais dont les traits fatigués décelaient une longue lutte avec la misère et les plaisirs factices dans lesquels l'ouvrière parisienne essaye d'oublier le labeur et les angoisses du lendemain.

C'était cette jeune femme qui demeurait à l'étage supérieur et chez laquelle Colar était entré la veille.

L'ouvrière avait entendu le cri poussé par Jeanne, puis la chute du corps sur le parquet, puis les lamentations de Gertrude; et, poussée par Colar, elle était descendue et avait offert ses services que la servante avait acceptés.

La jeune fille, en revenant à elle, jeta autour d'elle un regard plein d'étonnement; puis elle se souvint de cette lettre fatale qu'elle croyait être d'Armand, et où celui qui écrivait disait: "Je me bats demain matin."

Et Jeanne, maîtresse d'elle-même et retrouvant ses forces, voulut se lever, courir rue Culture-Sainte Catherine et empêcher à tout prix ce combat dont elle ignorait les motifs.

Mais alors une ombre se dressa devant elle, une ombre pâle et triste qui sembla lui dire: "Les femmes ne doivent point empêcher l'homme qu'elle aiment de venger son honneur outragé."

Cette ombre, c'était celle de son père, de feu le colonel de Balder, le loyal soldat mort devant l'ennemi, le gentilhomme qui avait eu pour linceul le drapeau lacéré de son régiment.

Et la jeune fille se souvint qu'autrefois — il y avait bien longtemps, et elle était alors toute petite — son père était rentré, un soir, triste et pensif, comme le sont les vrais braves à la veille d'un duel: tristes parce qu'ils savent que c'est toujours une navrante chose aux yeux de Dieu de jouer sa vie contre une autre vie; pensifs, parce que, si détaché qu'on soit des affaires de ce monde, on y laissera toujours des êtres qu'on aime ou qui vous aiment, et que ceux que le trépas sépare ne se réunissent plus.

Or, le père de Jeanne avait passé une heure à écrire quelques lettres, à mettre un ordre rigoureux dans ses affaires, et il avait achevé la soirée entre sa femme qui baissait le front et contenait ses larmes, et son enfant qui ne comprenait point encore, et qui, cependant, était triste à la vue de cette tristesse.

Après quoi le soldat s'était couché et s'était endormi, comme comme les preux d'autrefois. Mais la mère de Jeanne, elle, ne s'était point mise au lit, elle avait pris sa fille par la main et lui avait dit, en la conduisant devant un crucifix:

— "Mets-toi à genoux, mon enfant, et prions pour ton père."

La mère et l'enfant avaient prié toute la nuit; puis, au matin, alors qu'à peine glissaient à l'horizon les premières clartés de l'aube, sa mère s'était levée, elle s'était approchée lentement du lit où dormait le colonel, et elle l'avait éveillé en

lui disant d'une voix où couvaient des sanglots, mais calme et ferme cependant:

— "Il est temps, — Allez, mon ami."

Le père s'était habillé, et il était parti, posant une caresse sur le front de la petite fille qui pleurait, et serrant dans ses bras sa femme, forte comme celle de l'Écriture, qui l'éveillait à l'heure du combat.

Alors la mère et la petite fille s'étaient renversées à genoux, et elle avaient encore prié. Une heure s'était écoulée, puis le soldat avait reparu, arrachant un cri de joie à sa femme et à son enfant.

Mais il les avait pressées toutes deux sur son cœur, silencieusement, sans se réjouir, laissant rouler sur sa joue une larme longtemps contenue, et il s'était agenouillé à son tour devant le crucifix, en leur disant:

— "Prions ensemble pour le trépassé, prions pour celui qui, comme moi, était époux et père et que pleurent à cette heure une femme et un enfant." Le colonel avait eu le malheur de tuer son adversaire.

Ce lointain souvenir s'empara de la pensée de Jeanne et la retint. Elle se dit qu'un homme aussi noble, aussi calme que M. de Kergaz, ne pouvait sérieusement aller jouer sa vie que forcé par des circonstances de la dernière gravité.

Et, comme sa mère s'était agenouillée autrefois, elle s'agenouilla et pria. La bonne Gertrude eut toutes les peines du monde à la contraindre de prendre quelques aliments, tant la douleur de la jeune fille était profonde. Cependant Jeanne consentit à tremper ses lèvres dans un bouillon, et la servante l'imita.

Mais dix minutes à peine après ce léger repas, Jeanne fut prise subitement d'une somnolence invincible; en vain se cramponna-t-elle à cette pensée que, le lendemain, Armand aurait l'épée au poing; en vain voulut-elle prier, sa tête tomba lourdement sur sa poitrine, son corps s'affaissa sur le parquet, et Gertrude, cette fois n'accourut point pour la relever.

Gertrude elle-même s'était endormie sur une chaise, à deux pas de sa jeune maîtresse.

Une heure plus tard, un homme ouvrait, à l'aide d'une fausse clef, la porte de mademoiselle de Balder, et entra d'un pas hardi dans la pièce où Jeanne dormait d'un lethargique sommeil.

Cet homme c'était Colar, qui murmurait en souriant:

— Décidément la petite, — il parlait de l'ouvrière qui avait donné ses soins hypocrites à Jeanne, — décidément la petite a bien rempli sa mission, et le narcotique était dans le potage. Le canon du Palais-Royal ne réveillerait pas maintenant la future maîtresse du capitaine sir Williams.

XXVIII

LA MAISON DES CHAMPS

Jeanne s'était endormie en priant.

Lorsqu'elle s'éveilla, un rayon de soleil levant glissait sur sa chevelure en désordre, et elle jeta autour d'elle un regard étonné.

La jeune fille n'était plus auprès de son prie-Dieu dans le petit salon de la rue Meslay, c'est elle s'était endormie, vaincue par un sommeil étrange. Elle était couchée toute vêtue sur un canapé, dans une chambre inconnue, par les fenêtres de laquelle on apercevait de grands arbres que l'hiver avait dépouillés,

Au milieu de cette chambre et vis-à-vis des croisées, adossé au mur par le fronton, Jeanne remarqua d'abord un grand lit de palissandre, à colonnes torses, supportant un baldaquin de velours gris-perle à bordures d'un bleu tendre. Ce lit était non foulé, et par conséquent il était impossible d'admettre que la jeune fille y eût sommeillé, ne fût-ce que quelques minutes.

Rien de plus charmant, de plus coquet et de meilleur goût à la fois que cette chambre à coucher où un air mysté-

rieux semblait avoir réuni tout ce qu'il y a de luxueux et d'élégant dans les magasins à la mode de Paris : garniture de cheminée rocaille, tableau de maîtres, meubles de Boule et bahuts en bois de rose, glaces de Venise à biseaux dans leurs cadres à incrustations merveilleusement sculptées, placées en trumeaux entre les croisées.

Jeanne crut faire un rêve en embrassant d'un coup d'œil cette jolie retraite, ou plutôt le continuer, car, la vieille, elle avait lu dans cette lettre mystérieuse qu'elle attribuait à Armand la description d'une chambre à coucher semblable.

Il se passa alors pour elle un phénomène assez bizarre : son esprit retrouva toute sa lucidité ; sa mémoire, tous ses souvenirs mais avec la conviction qu'elle rêvait, et que c'était là la suite de son rêve : que tandis qu'elle dormait et croquait se promener dans cette chambre dont Armand lui parlait et qu'il lui destinait, ce dernier était sur le point d'aller se battre, et Jeanne, la sueur au front, murmurait :

— Je voudrais pourtant bien m'éveiller,

Elle se leva, s'approcha d'une croisée et l'ouvrit.

L'air frais du matin, lui fouettant le visage, vint lui prouver qu'elle ne rêvait point.

— Je suis bien éveillée ! se dit-elle avec stupeur.

Et elle jeta un nouveau regard autour d'elle sur chacun de ces objets inconnus, à l'intérieur, puis elle se pencha au dehors. Elle avait sous les yeux, à l'extérieur, un jardin planté de grands arbres, et à l'extrémité de ce parc borné en tous sens par des murs élevés, on apercevait les murailles blanches et les volets verts d'une maisonnette.

La jeune fille sentait bien qu'elle ne dormait plus ; mais son étonnement était si grand qu'elle ne trouvait ni un geste et paraissait pétrifiée.

Au delà des murs du parc, elle entrevoyait une colline nue, aride, sans trace d'habitation.

Dans le jardin, nul être humain.

Autour de la maison où Jeanne se trouvait aucun bruit.

Où était-elle ? Comment était-elle venue en ce lieu ?

Où était là pour elle un incompréhensible mystère.

— Non, non, murmura-t-elle, tout cela est trop étrange, je continue à rêver !

Mais l'air du matin qui baignait son front brûlant, le soleil qui montait radieux à l'horizon sans nuages arrachant mille étincelles au givre qui couvrait les branches dépouillées des arbres ; le chant des oiseaux dans les haies, et ce murmure confus qui s'élève dès l'aube des gubrets et des bois, venaient démentir cette croyance.

Jeanne ne dormait point.

Une feuille de papier, étendue tout ouverte sur un guéridon au milieu de la chambre, attira son attention.

Jeanne s'approcha vivement.

C'était une lettre, une lettre tout ouverte.

La jeune fille y jeta les yeux et poussa un cri.

Elle avait reconnu l'écriture. Cette écriture était la même que celle de la lettre reçue la veille et qui lui annonçait — elle le croyait du moins — qu'Armand devait se battre.

Mademoiselle de Balder s'en empara et lut avidement ces quelques lignes :

“ Neuf heures du matin.

“ Je me suis battu à sept heures, et je suis sain et sauf.. ”

Jeanne poussa un cri étouffé, un cri de joie suprême et chancela sous le poids de son bonheur.

Que lui importaient, à présent, et le lieu où elle se trouvait, et le mystère qui semblait l'envelopper d'une manière impénétrable.

Il était vivant !

Pendant elle continua :

“ Je viens d'entrer dans votre chambre, ma Jeanne bien-aimée, mais vous dormiez et je ne n'ai point voulu vous éveiller j'ai mis un baiser sur votre front, comme un frère embrasserait sa sœur, et je me suis retiré sur la pointe du pied.

“ Ange mille fois aimé, je me figure votre éveil, votre étonnement, votre stupeur, en vous retrouvant loin de chez vous, dans un lieu inconnu sans savoir comment vous y êtes venue, et quel génie tout-puissant a profité de votre sommeil pour vous transporter dans ce petit palais qui fut bâti tout exprès pour vous.

“ Mais rassurez-vous, ma Jeanne adorée, ce génie n'a rien de malfaisant, et il n'est fier de sa force et de sa toute-puissance que pour la mettre à vos pieds.

“ Ce génie se nomme l'Amour.. ”

Jeanne tressaillit et jeta autour d'elle un nouveau regard, mais, cette fois, plein de défiance et de terreur.

Comme, celui qui, la veille, disait à Bastien :

“ Tu iras lui demander officiellement sa main, ” avait-il pu agir ainsi ?

Et Jeanne frissonna à la pensée que M. de Kergax avait peut-être voulu faire d'elle simplement sa maîtresse, et que durant cette nuit...

Elle n'osa compléter sa pensée et continua sa lecture :

“ Jeanne, poursuivait le correspondant anonyme, je suis un galant homme et veux rester digne de votre amour, si tant il est vrai que vous deviez m'aimer jamais.. ”

La jeune fille respira et lut encore :

“ Quand vous vous éveillerez, vous vous retrouverez aussi pure que vous l'étiez la veille... Et pourtant, pardonnez-le-moi, je vous ai enlevée.. ”

“ Oui, ma Jeanne bien-aimée, celui qui vous aime n'a pu supporter plus longtemps la pensée que celle qui était faite pour habiter un palais demeurait dans un bouge affreux d'un quartier populaire : et alors il a usé de ruse et de violence, corrompant vos voisins, se servant d'un narcotique et, grâce à lui, vous transportant endormie dans une voiture qui a roulé toute la nuit et vous a amenée ici.. ”

“ Mais rassurez-vous encore, vous êtes chez vous... et dans peu vous serez ma femme.. ”

Mademoiselle de Balder appuya sa main sur sa poitrine et tâcha de comprimer les battements de son cœur.

“ Jeanne, continua-t-elle à lire, il y a dans la vie des événements bizarres qui l'enveloppent parfois d'impénétrables mystères. Je me suis battu ce matin, et je suis sain et sauf cependant ; mais je cours, à cette heure encore, un nouveau, un plus grand péril. Vous seule le pouvez conjurer, et voici ce que j'attends de vous.. ”

L'étonnement de la jeune fille était à son comble ; mais elle poursuivait avidement, à la pensée que d'elle pouvait dépendre le sort de celui qu'elle aimait :

“ Mon secret ne m'appartient pas, Jeanne, ma bien-aimée, et je ne puis, par conséquent, vous le confier. Plusieurs jours s'écouleront peut-être avant que vous ne m'ayez vu ; mais ayez confiance en moi, je vous aime.

“ Si vous ne cherchez point à savoir où vous êtes, et à quitter par conséquent cette maison ; si vous ne faites aucune question aux domestiques que je mets à votre service, dès aujourd'hui, je ne courrai aucun danger ; mais une indiscretion de vous peut me perdre... songez-y.. ”

“ Chaque jour, du reste, vous recevrez une lettre de moi. Ne vous inquiétez point de Gertrude. Elle est dans la confidence de mon amour, et je l'emmène avec moi. Encore un mystère que je ne puis vous expliquer. Adieu ; je vous aime.. ”

Cette lettre, pas plus que la première, n'était signée.

XXIX

LE DUEL

Faisons un pas en arrière, et laissons mademoiselle de Balder lire et relire avec étonnement l'étrange lettre trouvée sur le guéridon de la chambre inconnue.

Armand, on s'en souvient, emmena Bastien rue Culture-Sainte-Catherine.

L'Imprimerie METROPOLITAINE,

Ouvrages de couleur et de luxe.

Exécutes avec soin et promptitude,

Circulaires,

Tetes de comptes,

Tetes de lettres,

Cartes d'affaires,

Pamphlets

Calendriers,

etc., etc.,

A des prix tres moderes.

Des ordres recus par telephons ou
par la poste recevront la plus
grande attention,

L'IMPRIMERIE METROPOLITAINE

968 RUE ONTARIO

MONTREAL

TEL. BELL 6256.

POURQUOI TANT VOUS TROUBLER

Si vous voulez avoir un bon pantalon
tout fait allez chez
A. COHEN & CO

1203 RUE ONTARIO.

Nous en avons de toutes les prix, de \$0.50 en montant
ou si vous voulez avoir un bon habillement tout faite
nous en avons de \$8.00 en montant.

Aussi ouvrage de pratique fait de premiere classe
ainsi que l'ajustage.

NOUS SOLLICITONS UNE VISITE

Le magasin est ouvert jusqu'à 9 heures tous les soirs.

A. COHEN & CO,

1203 RUE ONTARIO.

A LOUER

Voici les principaux Chapitres qui figurent
dans ce chef d'oeuvre.

L'Heritage mystérieux.

Le Club des Valets de Cœur.

Exploits de Rocambole.

La Revanche de Baccarat.

Chevaliers du clair de lune.

Le Testament de Grain-de-Sel

Résurrection de Rocambole.

Dernier mot de Rocambole.

Les misères de Londres.

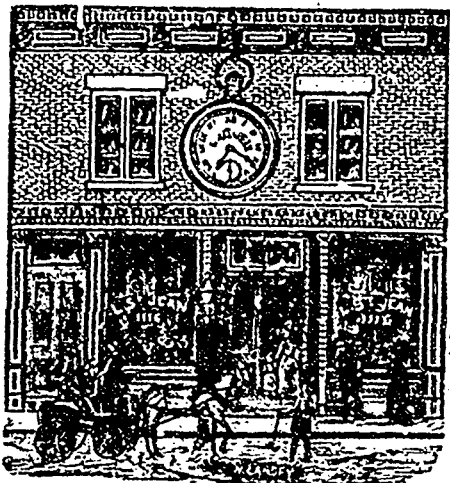
Les Démolitions de Paris.

La Corde du Pendu.

Le Retour de Rocambole.

LEGER ST. JEAN,

HORLOGER & BIJOUTIER



1116 RUE ONTARIO.

Constamment en mains un assortiment complet de Bijouteries, Argenteries, Montres et Horloges, qu'il vendra à des prix défiant toute compétition.

Une visite est respectueusement sollicitée.

IMPORTANT ! !

Nous expédierons gratuitement le 1er No. à ceux qui nous feront parvenir leur adresse, soit par carte Postale, ou par Téléphone.

Si vous connaissez quelqu'un de vos amis qui ne l'ont pas lue, donnez nous leurs adresses, et nous agirons en conséquence.

TEL. BELL, 6256.

BUREAU 968 RUE ONTARIO

MONTREAL.

MAGASIN DU PEUPLE



GUILMETTE & OULMET

MARCHANDS DE CHAUSSURES

1107 RUE ONTARIO

Offrent \$15,000 de chaussures à moitié prix durant ce mois
VENEZ NOUS VOIR ET VOUS SEREZ SATISFAITS

PROFITEZ DU BON MARCHÉ

N'OUBLIEZ PAS L'ADRESSE

1107 RUE ONTARIO.

GUILMETTE & OULMET.

A LOUER